

Article d'André ROUSSEAU

LE JOURNAL D'ANDRÉ GIDE.

Le JOURNAL de M. André Gide prend dans son oeuvre une place grandissante. L'écrivain, à mesure que les années passent, ne cesse d'y ajouter des pages et des cahiers. Et, quand la matière en est devenue assez volumineuse, il en publie à nouveau quelque tranche. L'édition imprimée à la veille de la guerre dans la collection de la Pléiade pourrait dès maintenant recevoir un supplément d'une estimable épaisseur. En voici un fragment : c'est le JOURNAL de Gide pendant les trois premières années de la guerre 1939-1942 (Gallimard).

Nous parlions l'autre jour du Journal de Julien Green. Voici que celui d'André Gide nous occupe aujourd'hui. Est-ce à dire que la littérature proprement dite, celle qui est faite de livres composés, cède du terrain à cette forme d'écrits, qui sent plutôt ce qui supplée à la littérature quand la littérature n'a pas envie de naître ? Il y a de cela un peu. A mainte page de son journal pendant la guerre M. André Gide note qu'il ne pourrait rien écrire d'autre que ces lignes par où il se libère d'une pensée qui le traverse ou qui l'obsède. Ce qui, du point de vue du lecteur, paraît certain, c'est que la littérature proprement dite est en pleine crise et que les ouvrages de qualité s'y font rares, les talents nouveaux encore plus. Il semble que l'événement détourne l'écrivain de la méditation. Ou bien, à l'exemple de Mauriac, il se laisse prendre par le journalisme. Ou bien il se réfugie dans un journal privé, du genre de ceux dont nous parlons.

Corrigeons d'ailleurs immédiatement, au sujet de M. André Gide, cette appréciation un peu hâtive. Son journal est tout le contraire d'un commentaire de l'événement. Un jour qu'il en relit les pages, il remarque : "Les seules qui me paraissent mériter l'attention et auxquelles je m'attache encore sont celles qui restent sans rapports directs avec les événements et que j'aurais écrites aussi bien, me semble-t-il, à toute autre époque. C'est seulement dans ce qu'elle a d'inactuel que la pensée peut demeurer valable." Ce n'est pas que M. Gide, à travers le désastre de la France, reste insensible et indifférent. C'est le contraire qui est visible dans les lignes ou entre les lignes de ce petit livre. Mais cet homme consterné par l'invasion allemande a le bon goût de ne suppléer à son activité ni par la lamentation ni par la grandiloquence. Il a la sincérité de faire la distinction entre le malheur des Français qui sont atteints dans leur chair ou dans leurs biens et la douleur de ceux qui ne souffrent que par la pensée l'épreuve de leur pays. Il ose dire : "Ceux qui sont capables de s'émeouvoir authentiquement pour des motifs intellectuels sont très rares." On lui en a voulu. Il a été dénoncé à l'Assemblée d'Alger comme un mauvais patriote, quand des phrases comme celles-là furent imprimées en Afrique du Nord. Pour nous, qui avons vu surgir depuis deux ans tant de matamores de la Résistance, si bien cachés jusqu'alors qu'on ne s'était pas aperçu qu'ils existassent, la véracité d'André Gide ne nous choque pas. C'est même le trait par où son journal nous plaît le mieux.

Trop de choses nous séparent de lui pour que ce journal éveille, comme celui de Julien Green, notre sympathie et notre adhésion profondes. Mais nous aimons trop la vérité pour ne pas apprécier

cier le souci constant que M. Gide de ne la trahir jamais, ni à son égard ni à celui des autres. Nulle opinion préconçue, qu'elle vienne du dehors ou, parfois, de lui-même, ne pourrait lui faire dire autre chose que ce qu'il pense, dans l'instant qu'il le sent avec vivacité. De là des correctifs, amusants parfois, à des impressions qu'il s'étonne lui-même d'avoir éprouvées. Un jour qu'il était sans doute de trop bonne humeur, il y a de cela quelque quinze ans, il s'était emballé sur le gentil Duvernois, qu'il avait porté aux nues. Il le relit "avec stupeur" et le remet à sa vraie place: "Je constate que je n'en avais gardé aucun souvenir ... Combien une pareille littérature me paraît de peu de poids!" A l'échelle de valeurs plus élevées, il change aussi bien d'avis. Le 19 Juillet 1941, à propos du style de Montesquieu, il note: "... Une écriture toujours virile; non tant alerte qu'assurée, assez semblable parfois à celle du cardinal de Retz; et je ne crois pas qu'il en soit que je préfère; ... près de quoi tous les Chateaubriand paraissent adipeux, poisseux et survêtus." Mais, le 22 février 1942: "Ce contentement extrême que donne le style de Chateaubriand dans ses meilleurs moments ... Retz même atteignait-il jamais une allégresse aussi plaisante, avec, en plus, des résonances secrètes, comme musicales, qui prolongent la phrase au-delà de la satisfaction de l'esprit?" Faut-il relever ces variations, que Gide connaît fort bien et dont il dit, avec une grande finesse: "A relire certains livres, je m'étonne de mon premier étonnement. Je m'étonne de n'avoir pas été d'abord assez surpris par certains autres." Souvenons-nous du mot de Sainte-Beuve: "Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles." Tous les partis pris se forment en violation de cette sagesse. Ce qu'on pourrait appeler les flottements de Gide sont, à l'extrême opposé des partis pris, cette

sagesse poussée jusqu'au point où elle peut se plaire à ses erreurs.

La sincérité d'André Gide acquiert de plus hauts mérites quand elle obtient de lui ce qu'il y a peut-être de plus rare chez un écrivain : l'humilité à l'égard d'un confrère. Il est vrai que ce confrère est un ami. Raison de plus, dirait un moraliste. Je ne sais rien de plus admirable, dans son genre, que l'hommage rendu par André Gide à Paul Valéry : "Je n'éprouve dit-il (notez que Valéry était alors vivant : ce genre de sincérité est plus facile, en général, devant la gloire des morts), je n'éprouve que de la joie à sentir sa supériorité incontestable et son rayonnement, que sait tempérer sans cesse l'aménité la plus exquise. Je ne m'estime que bien peu de chose auprès de lui, mais sais, à présent, ne plus en souffrir." Et un autre jour : "A lire Valéry on acquiert cette sagesse de se sentir un peu plus sot qu'avant." Gide ne nous enseigne pas une sagesse moindre : celle de tenir la sincérité en garde de toutes les tentations que l'orgueil de l'esprit ou la vanité de l'homme peuvent lui offrir.

C'est là un des aspects de ces pages de journal. On aborderait des passages qui donnent plus à méditer sur la pensée d'André Gide si l'on relevait des lignes comme celles-ci : " Je dus reconnaître mon erreur, et que c'étaient des vertus chrétiennes que j'espérais trouver dans le communisme." Ou celles-ci : " Sans croire à quelque dieu précis, je ne me plais vraiment qu'en compagnie des âmes pieuses." Mais quoi, le chapitre de la religion d'André Gide, l'écrivain lui-même voudrait nous donner à penser aujourd'hui qu'il y a mis, par une réserve absolue, le point final! Alors, si c'est le seul lieu où sa pensée ne soit plus en mouvement, gardons-nous de troubler cette quiétude et acceptons de la croire définitive.

Voyons dans ce journal ce que M. André Gide veut qu'il soit, aux heures où il se sent le plus dispos à le rendre fructueux : une aide lucide à son progrès humain. Pas de minute dont il n'attende qu'elle l'enrichisse d'une sensation, d'une connaissance, d'une expérience, voire seulement d'un désir qui le conduira plus loin. La vieillesse, pour lui, n'est pas le temps de la retraite (et combien il a raison!); il écrit : "Le repos dans la contemplation n'est pas mon fait et je ne m'y satisfais guère. Je ne me plais qu'agissant et tendu." Et c'est pour ajouter : "Tendu versquibi ? Grand Dieu! Oh! pour l'instant, simplement le développement de moi-même." Il y a quelque chose de Goethéen - et par là la vieillesse de Gide s'apparente à celle de Valéry - dans cette volonté inapaisable de s'accomplir toujours davantage par une exploration jamais satisfaite de la caverne de connaissance où nous sommes enfermés.

---